

Préface de Jean-Jacques Becker

À sa mort, en 1961, René Demeurisse est un peintre et un graveur réputé. Il a vingt ans en 1915. Avant de pouvoir se consacrer à son art, il a dû, comme tous les Français en âge, faire la guerre. De 1915 à 1918, il entretient une correspondance, aussi continue que les circonstances le permettaient, avec son père, médecin, et qui, lui, sert dans les hôpitaux militaires, un père adoré, d'autant que sa mère est décédée en 1904, alors qu'il avait neuf ans. Son arrière-petite-fille a décidé de publier cette correspondance de guerre.

Sans attendre, disons-le, cette correspondance nous est apparue assez extraordinaire.

Des correspondances de ce genre, il en existe énormément dans les familles. Ce sont des centaines et des centaines de millions de lettres qui ont été échangées pendant la guerre, pour les seuls soldats français. Il en a été évidemment de même pour les autres armées de civilisation proche, Allemands ou Britanniques, par exemple. Avec le temps qui passe, beaucoup de ces correspondances disparaissent ou sont condamnées à disparaître. Beaucoup ont été publiées dans le siècle qui s'est écoulé. J'ai moi-même publié celles des lettres de mon père qui me sont parvenues, encore qu'il était de ces soldats qui écrivaient peu ; sa mère, ma grand-mère, avait dû s'en plaindre à son capitaine pour qu'il donne davantage de ses nouvelles. Mais beaucoup de soldats ont énormément écrit, même si cela ne leur était pas toujours facile. De nombreux jeunes paysans, qui étaient certes allés à l'école jusqu'à quatorze ans, mais qui, depuis leur sortie, n'avaient pratiquement jamais été confrontés à l'écrit — les journaux parvenaient peu dans des campagnes isolées —, avaient largement oublié ce qu'ils avaient pu apprendre. En revanche, ceux des soldats qui le pouvaient écrivaient beaucoup, ne serait-ce que,

parce que dans la guerre « immobile », la guerre des tranchées, c'était une façon de couper le temps, — René Demeurisse y fait souvent allusion —, le plus souvent on s'ennuyait beaucoup dans les tranchées...

René Demeurisse, même s'il s'ennuie aussi d'être là, « une vie lente, gâchée » a de quoi s'occuper. Il a réalisé un très grand nombre de croquis qui illustrent admirablement l'ouvrage qui est aujourd'hui réalisé, croquis de ses camarades et de scènes de tranchées. Il ne faut pas évidemment chercher dans cette correspondance un récit des opérations militaires — la censure veillait — et il était interdit aux soldats d'écrire quoi que ce soit qui aurait pu renseigner l'ennemi, si des lettres lui étaient tombées entre les mains. C'est justement d'ailleurs une originalité particulièrement forte — à première vue — dans la correspondance de René Demeurisse. Alors qu'il démontre combien il était incroyablement doué pour décrire ce qu'il voyait, pas seulement par le pinceau, rien n'est jamais dit des opérations. Une lettre cependant, qui n'est pas de lui mais qu'il a conservée dans ses archives, a été opportunément introduite dans cet ouvrage parce qu'il était tout de même utile pour que le lecteur puisse apprécier comment les combattants considéraient la guerre... Même dans son journal, dont de nombreuses pages sont publiées en même temps que ses lettres et où il laisse libre cours à l'originalité de sa pensée, il ne parle pas des opérations, car un journal qu'il transportait avec lui aurait pu également tomber entre les mains de l'adversaire.

En revanche, il réserve une part essentielle de sa correspondance à ses états d'âme. De ce point de vue, il fait preuve d'une franchise assez rare dans les correspondances de guerre.

Dès le début, il ne comprend pas ce que la France vient faire dans cette guerre entre l'Allemagne et la Russie — à vrai dire, c'est l'attaque de l'Allemagne qui rend la guerre inévitable pour la France ! —, mais cela ne l'empêche pas de faire son devoir avec conviction et optimisme. Comme il l'écrit dans son journal, « Une seule chose : je suis soldat. Il faut faire proprement son travail. » En 1916, il est décoré de la croix de guerre, dont il est erroné de croire qu'elle fut largement distribuée. Néanmoins, avec ce prolongement incroyable du conflit, son optimisme cède et il refuse de s'inscrire dans une sorte de bellicisme accentué. Caporal, il ne veut pas devenir sergent, malgré les pressions très fortes de ses supérieurs. Quand il est blessé — une blessure à la main, tragique pour un peintre — ou qu'il profite d'un moment en dehors du danger, il

ne cache pas qu'il ne se précipite pas pour y retourner. Il profite des circonstances pour retarder son retour dans ce qu'il appelle « le cauchemar », « l'horreur », « l'enfer ». Là encore, il ne fait que manifester la même attitude que tous les soldats qui connaissent assez le danger permanent du front pour ne pas en « rajouter » et ne pas montrer ce qu'on appellerait dans le « civil » un zèle intempestif. Son grand mérite est de le dire et de ne pas jouer au héros. La réalité était suffisante.

Le lecteur sera peut-être étonné de la place que les « mandats » paternels tiennent dans cette correspondance, mais il faut savoir qu'aussitôt au repos les soldats étaient la proie de « mercantis » en tout genre et que ceux, comme beaucoup, qui étaient dépourvus de quelques moyens financiers, en souffraient particulièrement.

Un des mérites de cette correspondance est de bien montrer la vision que pouvaient avoir de la guerre les soldats, et l'ensemble de la population d'ailleurs. Elle permet d'abord de rappeler la croyance générale en une guerre brève. De la classe 15, René Demeurisse est persuadé qu'il n'y participera pas. Mais progressivement s'installe l'idée d'une guerre sans fin, au point qu'on est surpris par l'absence dans cette correspondance de mention particulière pour le 11 novembre.

Il est difficile de rendre compte de toutes les richesses que contiennent ces lettres et ce journal, mais s'il faut porter un jugement, leur trait principal, c'est sans aucun doute leur sincérité (dans les limites fixées par la censure militaire) et combien ils permettent de comprendre ce que fut pour les Français cette guerre, dont ils n'imaginaient pas, quand elle éclata, qu'elle allait être un moment fondamental de l'histoire humaine.

Jean-Jacques Becker
Président d'honneur du Centre International de
Recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne.



3 février 1916, *La Lettre*.

Index des croquis de René Demeurisse par ordre chronologique

3 février 1916 : <i>La Lettre</i>	49
17 février 1916 : <i>Benjamin</i>	50
17 février 1916 : <i>Les Échecs</i>	51
17 février 1916 : <i>La Conversation</i>	52
19 février 1916 : <i>Piganiol sergent-major</i>	53
12 mars 1916 : <i>Invitation pour Le Client sérieux</i>	54
16 mars 1916 : <i>La Partie de jacquet</i>	55
23 mars 1916 : <i>Répétition du Client sérieux</i>	56
26 mars 1916 : <i>Programme pour Le Client sérieux</i>	57
3 avril 1916 : <i>La Théorie</i>	58
3 avril 1916 : <i>Les Landes</i>	58
8 avril 1916 : <i>La Théorie</i>	59
8 avril 1916 : <i>Les Landes</i>	59
27 avril 1916 : <i>La Soupe</i>	62
30 avril 1916 : <i>L'Ocarina d'Yron-di, forêt de Paimpont</i>	63
4 mai 1916 : <i>La Théorie télémétrie</i>	64
9 mai 1916 : <i>Barrier</i>	65
14 mai 1916 : <i>Forêt de Coëtquidan</i>	65
18 juin 1916 : <i>Le Dernier</i>	67
20 juin 1916 : <i>La Gare de Noisy</i>	67
30 juin 1916 : <i>Barreau</i>	71
5 juillet 1916 : <i>Caporal muletier</i>	72
18 juillet 1916 : <i>La Pêche à la grenade</i>	79
28 juillet 1916 : <i>Henry</i>	81
29 juillet 1916 : <i>Les Cuisiniers</i>	82
9 août 1916 : <i>Renais</i>	83
13 août 1916 : <i>Le Coiffeur</i>	84
27 août 1916 : <i>L'Anti-Cafard n° 1</i>	87
20 septembre 1916 : <i>La Chanson d'après le repas</i>	91
4 octobre 1916 : <i>Trois jours avant l'attaque</i>	91

22 novembre 1916 : <i>Gazelle</i>	95
17 décembre 1916 : <i>Henry et Pelissier</i>	98
23 décembre 1916 : <i>Le Blanche</i>	102
24 décembre 1916 : <i>Saint-Georget</i>	103
25 décembre 1916 : <i>Clermont-sur-Oise</i>	104
décembre 1916 : <i>L'Anti-Cafard n° 2</i>	105
11 janvier 1917 : <i>Maréchal des logis Pigeot, à Lhéry</i>	112
27 janvier 1917 : <i>Ancelin, à Soupîr</i>	114
5 février 1917 : <i>Belissies</i>	116
20 février 1917 : <i>Près du feu</i>	117
25 février 1917 : <i>La Musique militaire</i>	117
23 février 1917 : <i>Dans la cour de la ferme</i>	119
1 ^{er} mars 1917 : <i>Dites bien comme moi... — Ceci est un cheval</i>	120
10 mars 1917 : <i>Manille</i>	120
14 mars 1917 : <i>Partie de palets</i>	123
15 mars 1917 : <i>Rivet, classe 16</i>	126
16 mars 1917 : <i>Le Blanche et Mézoz</i>	127
3 avril 1917 : <i>Scène de rue</i>	150
6 avril 1917 : <i>Henry</i>	156
25 avril 1917 : <i>Le Muet amputé de la langue</i>	169
17 mai 1917 : <i>Henri</i>	180
11 juin 1917 : <i>Près de Vagney (Vosges)</i>	190
12 juin 1917 : <i>Le Repos du militaire</i>	192
5 août 1917 : <i>Vergnaud</i>	223
10 septembre 1917 : <i>Antoine</i>	231
16 septembre 1917 : <i>La Leçon de piquet</i>	232
17 septembre 1917 : <i>Dubos, bistro de Compiègne</i>	233
20 septembre 1917 : <i>Dans l'escalier de l'abri, Houtin</i>	236
22 septembre 1917 : <i>Caporal Nicartin</i>	237
26 septembre 1917 : <i>Le Graveur</i>	238
23 octobre 1917 : <i>Sans titre</i>	241
25 octobre 1917 : <i>Le Fondateur</i>	242
29 octobre 1917 : <i>La Neige</i>	243
7 novembre 1917 : <i>La Partie de piquet</i>	245
2 décembre 1917 : <i>Le Sergent Lemann</i>	249
3 février 1918 : <i>Ioem</i>	255
4 février 1918 : <i>Sans titre</i>	256
Non daté : <i>Les Consignes</i>	282